



Revue de Presse

Absence de Guerre

de David Hare

mise en scène Aurélie Van Den Daele



**DEUG
DOEN
GROUP**

CONTACT: bonjour@boitenoire.fr +33 (0)7.83.99.01.17

ABSENCE DE GUERRE de DAVID HARE . Traduction Dominique Hollier. Mise en scène Aurélie Van Den Daele, artiste associée – Au théâtre de l’Aquarium – Cartoucherie de Vincennes – Route de Manoeuvre 75012 PARIS – Représentations du 8 janvier au 3 février 2019, du mardi au samedi 20h, dimanche 16h –

Publié le 11 janvier 2019 par theatreauvent



Photo Marjolaine Moulin

Une campagne électorale filmée comme un cauchemar. Au-delà du thriller politique que constitue la pièce de David HARE, « Absence de guerre », ce qui frappe dans la mise en scène d’Aurélie Van Den Daele, c’est cette course poursuite incessante entre l’image et le réel, jusqu’au rétrécissement de l’espace mental des protagonistes.

La caméra qui suit omnipotente les tribulations de l’entourage de Georges Jones, le leader qui doit mener à la victoire, le parti travailliste, agit comme une torche monstrueuse.

Les visages sont grossis sans aménité, la laideur du local sans âme, saute aux yeux, mais les personnages n’en ont cure, ils se donnent en spectacle comme dans un psychodrame, ils sont sujets

d'un film qui vampirise toute leur énergie, leur raison jusqu'à la débandade. En somme, il n'y a pas d'autre issue que la victoire ou la défaite. Qui pense à l'après ?

Nous n'imaginons pas le pouvoir castrateur de l'image ni celui de la langue de bois. Faute de maîtriser ces outils indispensables, Georges Jones présenté comme un homme politique intègre est acculé à une chute inexorable, lamentable.

La dimension shakespearienne à laquelle fait référence David HARE a pour effet de mettre en relief les fantasmes de chacun des protagonistes. Au point de non retour, les barrages s'écroulent emportant tout sur leur passage, les convictions, les rêves du parti.

Pour gagner une élection, il faut savoir mentir aux électeurs. C'est devenu une banalité de le dire, c'est la banalité du mal.

Dans sa mise en scène, la metteuse en scène explore « méchamment » la névrose qui s'est emparée d'un parti politique chaviré de l'intérieur qui fait de son leader un pantin, un représentant de commerce, une baudruche.

Y a-t-il un lien entre le pouvoir aliénant de l'image et les films juste humains que nous nous faisons nous-mêmes, nos rêves sont nos premiers films. Comment ignorer que ceux qui arrivent au pouvoir sont ceux qui savent le mieux occuper le terrain des médias, pensons hélas à Hitler.

Ce n'est pas pour rien qu'à la fin du spectacle, nous voyons un homme tout nu égaré dans le bois de Vincennes, pauvre Georges Jones, l'arbre à poil qui cache notre forêt.

La distribution du spectacle est excellente. Dans le rôle de Georges Jones, Sidney Ali MEHELLEB dégage beaucoup d'humanité.

La scénographie particulièrement brillante fait le lien entre les projections sur écran et la présence des acteurs sur scène. La caméra violente d'une certaine façon notre perception. Elle agit comme une araignée, gobeuse de mouches qui cerne de toutes parts les protagonistes.

La démonstration est imparable, cyniquement effrayante. Elle interpelle tout citoyen.

Comme David HARE, la metteuse en scène Aurélie VAN DEN DAELE n'a pas froid aux yeux, elle signe une mise en scène « coup de poing » spectaculaire !

Paris, le 11 Janvier 2019

Evelyne Trân

lien article : [ici](#)

Toute La Culture.

Théâtre

L'absence de guerre par Aurélie Van den Daele sera-t-elle la meilleure pièce de l'année?



11 janvier 2019 | PAR [David Rofé-Sarfati](#)

*Aurélie Van Den Daele et ses complices du Deug Doen Group poursuivent, après [Angels in America](#), et les [Métamorphoses d'Ovide](#) leur traversée des mythologies contemporaines. Avec **L'absence de guerre** de l'auteur anglais **David Hare**, ils nous ouvrent une réflexion sur l'acte politique et sur notre époque. La pièce se joue à l'**Aquarium** à La Cartoucherie de Vincennes. Elle est splendide*

e.

La pièce « **L'Absence de guerre** » est écrite en 1993 par David Hare, écrivain anglais à succès dans la lignée de Edward Bond; elle s'inspire de faits réels se déroulant lors d'une campagne électorale menée par le camp travailliste anglais. À l'approche des élections, au cœur du QG du parti, George Jones, candidat à la fonction de Premier ministre, et son équipe, s'affairent à la prochaine campagne. Venues du dehors s'abattent les sondages qui telles des paroles d'oracles règlent les débats internes et les stratégies comme les tactiques. Dans les bureaux du parti, les idéaux de gauche percutent en calamiteux renoncements le principe de réalité et son exigeant pragmatisme. L'histoire mi-fiction mi-reportage figure le parangon de l'affrontement entre idéalisme politique et conquête du pouvoir, entre la morale et la chronique de nos vies. Cette épopée captive à la façon d'une tragédie shakespearienne. Elle trace une leçon philosophique et le tableau de l'âme humaine. Shakespeare oblige, elle se finira par quelques morts.

Le terrible constat proposé par David Hare est celui amer de jeux politiques dépravés dans les alcôves corrompues des partis hermétiquement verrouillés. Au-delà, les médias feignent d'organiser le débat pour mieux le stériliser. Alors, puisque *ce n'est pas un débat; en fait il n'y a jamais de débat; la seule analogie possible c'est avec la guerre*, explique un personnage. Cette guerre qui ne dit pas son nom est une guerre en l'absence d'elle-même. Dans le même mouvement, les appétits, les égoïsmes et les compromissions désincarnent les membres de la famille artificiellement inventée par le parti, de l'armée trompeusement solidaire levée en vue de cette guerre et de la victoire espérée. Les êtres s'oublient. Ils sont eux aussi absents à eux-mêmes.

La pièce est vive et brillante. **Aurélie Van Den Daele** la transforme en une oeuvre puissante où la beauté parfois est si violente que nous souhaiterions sidérés d'émerveillement pouvoir fixer l'instant. Plusieurs scènes sont magistrales. Par exemple, une scène de dispute captée en coulisse nous laisse bouche bée de ravissement. Cette scène offre au talent du comédien **Sidney Ali Mehelleb** un piédestal jamais démenti durant les deux heures trente du spectacle.

Dans un vibrant tumulte, nous sommes transportés là où les protagonistes gesticulent et où se joue la lutte pour le pouvoir. L'agitation et la cacophonie s'écrivent nécessaires, car *la guerre, quand il ne se passe rien, c'est que ça ne se passe pas bien*. La scénographie mêle vidéo en direct et théâtre. Le plateau est divisé en son milieu par un écran de verre surmonté d'un écran vidéo. À cour et à jardin des couloirs s'évadent et finissent de créer un espace scénique mentalisé étendu à l'infini et où hors champ et plateau s'intriquent. L'histoire captivante est servie par des comédiens merveilleux jamais débordés et au *jeu entier*, un jeu radicalement impliqué au bord du dépassement et de l'urgence. On pense à **Ivo Van Hove** ou à **Anne-Cécile Vandalem** qu'**Aurélien Van Den Daele** vient de rejoindre dans la cour des grands metteurs en scène. Son geste est riche d'une grande technicité, d'un admirable art du rythme, d'une direction d'acteurs rigoureuse et d'une sorte de gaieté diffuse qui baigne l'ensemble de la pièce. Une gaieté qui signe l'envie et l'intelligence de la créatrice. Le spectacle chaudement applaudi nous laisse à notre émerveillement et à nos interrogations sur le monde en marche. **Nous aurons vu peut-être la meilleure pièce de l'année.**

lien article : [ici](#)

« La pièce montre la fin d'un système politique »

Dans un monde où la politique spectacle a pris le pas sur les convictions, la metteuse en scène **Aurélië Van Den Daele** monte *L'Absence de guerre* de David Hare, le récit cynique des dessous d'une campagne électorale britannique.

PROPOS RECUEILLIS PAR OLIVIER FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE

Pourquoi avoir choisi de monter un texte sur le pouvoir politique ?

Au sortir d'*Angels in America*, j'ai cherché un texte qui pouvait avoir la force d'éclairer notre présent en questionnant le monde d'aujourd'hui afin d'essayer de comprendre ce qui pouvait modifier en profondeur nos sociétés démocratiques. Je suis retombée sur cette pièce de David Hare, qui, lorsque je l'avais lue, il y a quelques années, m'avait interpellée, car elle montrait la fin d'un système vu de l'intérieur. C'est d'autant plus captivant que l'auteur s'est inspiré de faits réels. Il est vraiment entré au Parti travailliste pour suivre la victoire attendue de Neil Kinnock aux élections de 1992. Tout est réuni pour qu'enfin la gauche accède au pouvoir. Rien ne se passe comme prévu. Il va être le témoin privilégié d'une défaite, de la fin de tout un système politique qui va faire place à de toutes nouvelles stratégies de communication, empruntant à l'image, au spectacle, ses ressorts. C'est notamment ce que l'on a vu avec l'arrivée de Trump au pouvoir. Ce qui est aussi très intéressant avec ce texte, c'est sa langue, son écriture. On est vraiment dans quelque chose de typiquement anglais, qui existe peu chez nous, entre le documentaire et le naturalisme. C'est très Loachien. Je trouvais intéressant d'interroger cette tradition théâtrale différente de la nôtre pour lui donner une nouvelle dimension.

Comment avez-vous travaillé ce sujet ?

Le but n'était pas de faire une analyse géopolitique. Mais plutôt d'essayer de comprendre comment on en est arrivé là. C'est-à-dire comment à un instant T, le combat des idéaux, des idées est passé après la victoire à tout prix, la conservation du pouvoir coûte que coûte. Après, il se trouve que nous avons commencé les répétitions du spectacle le jour de la défaite des travaillistes au Brésil. On a pu, ainsi, voir en temps réel les conséquences, les modifications sociétales qu'engendre la fin d'une époque. C'est aussi ce qui se passe en



© MARJOLAINE MOULIN

France aujourd'hui, où on a l'impression que le système est à bout. Avec la compagnie, on s'est nourri de tout cela d'autant que nous avons commandé une nouvelle traduction du texte à Dominique Hollier pour l'inscrire dans le temps présent et le faire résonner avec l'actualité. Il est construit comme une fable, dont la singularité a fini par s'étendre à la plupart des démocraties. Il était important d'en respecter la trame tout en soulignant les spécificités qui peuvent faire écho à notre propre vécu. Par ailleurs, David Hare fait le lien entre politique et théâtre. Pour lui, les protagonistes sont des figures qui entrent en scène, dans l'arène du pouvoir, des personnalités qui aiment se comparer à des références héroïques, mythiques, historiques.

Comment avez-vous conçu la scénographie qui met en perspective deux espaces distincts ?

David Hare écrit beaucoup avec la notion de champ, hors-champ, il a une dramaturgie très cinématographique. Les décors changent à chaque scène. Il était donc important qu'au plateau, on puisse avoir cette double vision. Au devant de scène, nous sommes dans les locaux du Parti travailliste, c'est une antichambre de guerre. En second plan, c'est l'extérieur, le lieu de représentation publique, que l'on entraperçoit de la salle et dont les images seront reliées sur grand écran via une caméra. Cela permet une vraie mise en abyme du texte, une confrontation entre la théorie et la pratique.

L'ABSENCE DE GUERRE
de David Hare. Mise en scène d'Aurélië Van Den Daele. Du 8 janvier au 3 février au théâtre de l'Aquarium, La Cartoucherie, Paris.



« L'absence de guerre »

Jusqu'au 3 février au Théâtre de l'Aquarium

Angleterre. Le charismatique leader du Parti Travailleiste, George Jones, a enfin une chance d'accéder au pouvoir lors des prochaines élections. On plonge au sein de son équipe de campagne qui vit au rythme des sondages, de la préparation du discours à la Chambre des Communes, des débats sur le programme et sur ce qu'on peut et doit dire, le tout sous l'œil de la conseillère en image. George Jones a un gros capital de sympathie, mais il a aussi des faiblesses. Il a des lacunes en économie, il est trop naïf, trop spontané et trop confiant. On le suit dans cette course au pouvoir haletante, épuisante où s'usent les nerfs de ses collaborateurs. Saura-t-il rester un leader incontesté au fil des discours et quand il sera questionné par une star de l'information télévisée ? Comme dans les tragédies de Shakespeare n'est-ce pas toujours de l'intérieur que vient la trahison ?

La pièce a été écrite en 1993 par un des plus grands dramaturges britanniques contemporains, David Hare, très attaché à un théâtre politique qui s'attache aux dérives du système politique et social anglais. David Hare a suivi la campagne électorale du parti travailleiste au début des années 90, un parti qui semblait sur le point de gagner les élections, mais qui les perdra. Les questions politiques soulevées par la pièce sont toujours d'actualité et ne concernent pas que le Royaume-Uni. Dans la conquête du pouvoir faut-il tout dire aux électeurs ou faut-il occulter certaines décisions impopulaires que l'on prendra de toute façon une fois élu, faut-il donner la priorité au programme ou à la construction de l'image du leader, et si cette dernière devient primordiale quelle place reste-t-il au citoyen et à une démocratie véritable ?

La mise en scène d'Aurélie Van Den Daele nous entraîne au cœur du Parti pour cette lutte sans pitié. De podium en émission télévisée, les couloirs du QG de campagne bruissent des débats entre membres de l'équipe, de leurs inquiétudes face à ce leader qui ne se prépare pas assez, trop confiant qu'il est dans sa capacité à convaincre. Le rythme est rapide. À l'image des personnages qu'ils incarnent les acteurs sont toujours sous pression et dans l'urgence. La vidéo est omniprésente, couvrant à la fois ce qui est dans le champ et hors champ. Des séquences filmées sur le plateau - un cadreur suit les personnages dans le QG - succèdent à des séquences hors champ - le discours du Ministre des finances du cabinet fantôme, les interventions du Premier Ministre conservateur à la télévision, l'émission de télévision menée par une star de l'interview politique.

Il faut aussi saluer la performance des acteurs. Sur scène tout ce monde vit, s'inquiète, espère ou désespère. Sidney Ali Mehelleb incarne le leader du Parti travailleiste, énergique et séduisant, qui croit en sa bonne étoile. Alexandre Le Nours est son conseiller politique, qui l'admire mais connaît ses faiblesses et doute. Grégory Corre est le Ministre des finances du cabinet fantôme. Élégant, sorti tout droit de Cambridge il évoque Tony Blair. Marie Quiquempois est la conseillère image observant d'un œil attentif son client et les sondages. Julie Le Lagadec incarne une intervieweuse mémorable qui s'attache à sa proie avec une pugnacité déstabilisante.

En montant ce texte Aurélie Van Den Daele fait œuvre citoyenne car ce thriller politique a gardé, vingt-cinq ans après son écriture, toute son actualité. Ce dont il est question, c'est de l'avancée d'un courant libéral implacable, de professionnels qui considèrent que la politique est chose trop sérieuse pour la laisser à la portée des citoyens considérés comme un marché à conquérir coûte que coûte. Le conseiller politique dans un reste de lucidité demande « Qu'est-ce qu'on a ? On est vraiment cyniques à ce point ? On est tellement arrogants qu'on s'imagine que les gens ne le voient pas ? » Cela sonne comme un avertissement pour nos sociétés démocratiques et présenté ainsi c'est passionnant.

Micheline Rousselet

Du mardi au samedi à 20h le dimanche à 16h

Théâtre de l'Aquarium

La Cartoucherie

Route du Champ-de-Manoeuvre, 75012 Paris

Réservations ([partenariat Réduc'snes->2644] tarifs réduits aux syndiqués Snés mais sur réservation impérative) :

01 43 74 72 7

la terrasse



Théâtre de l'Aquarium / de David Hare / mes Aurélie Van Den Daele

Publié le 19 décembre 2018 - N° 272

Artiste associée au Théâtre de l'Aquarium depuis 2014, Aurélie Van Den Daele met en scène *L'Absence de guerre* de David Hare. Un thriller politique qui mêle fiction et récit historique.

L'Absence de guerre s'inspire de la vie politique britannique du début des années 1990. Comment est née cette pièce ?

Aurélie Van Den Daele : David Hare est un auteur qui travaille souvent sur la frontière entre le réel et la fiction. Il a écrit *L'Absence de guerre* en 1993, après avoir suivi Neil Kinnock, le chef du parti travailliste de l'époque, lors d'une campagne électorale. David Hare est donc entré dans les arcanes de son équipe de campagne et a imaginé, à partir de ce dont il a été témoin, une pièce de fiction. Cette pièce aurait dû être le récit d'un couronnement, puisque le parti travailliste était donné gagnant dans les sondages, mais elle s'est finalement révélée être le récit d'une chute.

On entre donc dans cette campagne comme dans une sorte de thriller...

A. V. D. D. : Oui, car *L'Absence de guerre* est une pièce construite à partir d'un procédé de suspens assez cinématographique. On suit, pas à pas, le parcours de ce leader qui a l'air d'être quelqu'un de pur, de vouloir contribuer à une forme de vérité, d'idéal... De plus, il s'agit d'un homme qui aime beaucoup le théâtre. C'est une possibilité pour lui d'échapper à une réalité biaisée, une réalité faite de chiffres, d'analyses, de données statistiques... Il exprime, à travers sa passion pour le théâtre, un désir de fiction, d'exaltation, une soif d'absolu.

« *L'Absence de guerre* est une fable sur les sphères de la politique et sur les êtres humains qui les incarnent. »

Comment traitez-vous cette dimension, que vous qualifiez de shakespearienne, dans votre mise en scène ?

A. V. D. D. : A travers des décrochés, des espaces mentaux qui correspondent à un inconscient collectif que ce leader politique cultive. Cet inconscient renvoie à de grandes figures de pouvoir comme Jules César ou Coriolan...

Vous créez *L'Absence de guerre* après avoir mis en scène *Angels in America*^{*}, pièce de Tony Kushner qui porte un regard sur l'Amérique des années 1980. Quel sens donnez-vous au lien que vous établissez, de spectacle en spectacle, entre théâtre et histoire ?

A. V. D. D. : Ce lien est l'une des choses fondatrices de notre compagnie, le *DEUG DOEN GROUP*, sans pour cela chercher à faire un théâtre historique. J'aime me replonger dans des événements qui ont marqué l'histoire, parce qu'ils permettent une mise en perspective de notre présent. A travers cette pièce, j'ai eu envie de m'interroger sur l'évolution du monde politique depuis une trentaine d'années, sur la façon dont ce monde est tombé dans l'hyper communication, dans la folie des sondages, dans le règne des phrases choc, de l'image au mépris des idées, du *storytelling*... *L'Absence de guerre* est une fable sur les sphères de la politique et sur les êtres humains qui les incarnent. Une fable qui résonne de manière extrêmement forte avec ce que nous vivons aujourd'hui.

* Critique dans *La Terrasse* n° 238, décembre 2015.

Entretien réalisé par Manuel Piolat Soleymat

lien article : [ici](#)

l'Humanité

Culture et savoirs

La mise en scène mêle théâtre et image vidéo en continu. Marjolaine Moulin

Théâtre. Le miroir très déformant de la social-démocratie

Lundi, 14 Janvier, 2019

Gérald Rossi

Avec *l'Absence de guerre*, de David Hare, Aurélie Van Den Daele montre l'implosion du Parti travailliste britannique et celle d'une certaine politique.

Un compte à rebours égrène les secondes sur un écran pendant que le public s'installe et que les personnages prennent possession du plateau. Puis, dans un premier éclat, voici le temps suspendu, les acteurs se jettent dans une transe syncopée, les paralytiques se redressent, les corps s'affolent dans un volcan de sons et de lumières. Stop brutal. Tout et tous reprennent leur fonction. Cravates en place, costumes bien lisses, jupes bien droites, dossiers sur les bras, ambiance de besogne, de fièvre, au siège du Parti travailliste britannique, dans les années 1990.

Reprise du compte à rebours. Nouvel accès de folie... *L'Absence de guerre*, que met en scène Aurélie Van Den Daele, démarre sur ces heurts violents, peut-être libérateurs d'une tension au maximum. Puis, sur l'écran géant, en fond de scène, des images vidéo réalisées en direct (par Julien Dubuc), pendant les deux heures et demie du spectacle, prennent le relais. Tantôt pour montrer ce que l'on voit sur la scène, le plus souvent pour suivre les mêmes personnages dans les coulisses, où l'aventure continue. Un processus assez déroutant, qui mêle théâtre et image vidéo en continu. Reste à savoir ce que peuvent apporter à l'affaire des minutes de gros plan sur un cendrier fumant ou sur une assiette contenant les restes d'un gâteau au chocolat.

Mais l'essentiel n'est certes pas là. David Hare, l'auteur, a pu suivre au plus près Neil Kinnock, alors chef de file du parti, et l'équipe de sa garde rapprochée à l'heure d'une échéance électorale qui faillit porter au pouvoir cette formation de la gauche sociale-démocrate. George Jones, interprété par Sidney Ali Mehelleb, est ce leader qui vit cette montée vers la victoire puis la chute vertigineuse face au parti conservateur qui, une fois de plus, sauva la mise. Les autres comédiens (Émilie Cazenave, Grégory Corre, Julien Dubuc, Grégory Fernandes, Julie Le Lagadec, Alexandre Le Nours, Marie Quiquempois, Victor Veyron) se partagent une quinzaine de personnages, sans répit aucun.

Les réseaux de l'Internet ne sont pas encore nés et les chaînes d'information en continu n'existent pas pour démultiplier à l'infini une parole creuse, que déjà une conception de la politique a pris ses distances d'avec les véritables aspirations populaires, vues à travers un miroir déformant. C'est ainsi d'ailleurs que George peut se livrer : « Tout ce qui arrive, les politiques s'en disent ravis. Quoi qu'il se passe, on fait comme si on l'avait prévu. C'est pour ça que je ne nous aime pas. Le métier manque totalement de dignité. On doit faire semblant de tout maîtriser. »

Plus profondément encore, c'est toute la question d'une conception de la politique et de son articulation avec les véritables aspirations populaires qui est posée. Dans un effet d'écho vibrant dans le monde contemporain.

Jusqu'au 3 février, Théâtre de l'Aquarium, la Cartoucherie Paris 12e ; tél. : 01 43 74 99 61. Puis en tournée à Creil, Montluçon, Fontenay, Lyon.

Gérald Rossi

•

lien article : [ici](#)



EMISSION «Vous m'en direz des nouvelles !»

Diffusé le 11/01/2019

lien podcast : [ici](#)



RegArts

www.regarts.org

L'œuvre vit du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

L'ABSENCE DE GUERRE

Théâtre de l'Aquarium
La Cartoucherie,
Route du Champ de manœuvre
75012 Paris
01 43 74 99 61

Jusqu'au 3 février 2019
du mardi au samedi à 20h,
dimanche à 16h



Crédit photo Marjolaine Moulin

« La paix, ce n'est pas l'absence de guerre, c'est une vertu, un état d'esprit, une volonté de bienveillance, de confiance, de justice. » écrivait Spinoza.

Dans cette pièce anglaise de 1992, nous sommes bien loin de la paix et de la bienveillance. Il faut dire qu'elle a pour cadre les instances du parti travailliste, lequel essaie de pousser son leader en vue d'élections proches. Tout un dispositif (qui n'a rien à envier à ce qui se fait maintenant) se met en place : les interventions sont calibrées, que ce soit dans les meetings et surtout les médias. C'est déjà le règne du marketing politique.

Le cynisme règle en maître, bien sûr. Après avoir énoncé que « l'économie est un thème conservateur », un des travaillistes, leur champion, se laisse piéger, lors d'une interview télévisée avec « l'allègement fiscal sur les emprunts immobiliers ».

On s'interroge également sur une taupe... à l'intérieur du parti.

Pour finir, au-delà des revirements, scènes de débats internes et de briefing, voire l'arrivée d'une petite nouvelle, c'est l'affrontement entre un champion qui a du mal à tenir ses nerfs et un jeune loup plus pragmatique, qui finira par avoir la peau du premier.

Si le thème et ses développements par David Hare n'est pas nouveau, la réalisation est soignée et le travail des comédiens, très prenant, il faut le dire. Ils sont excellents mais se distinguent Grégory Corre et surtout Sidney Ali Mehelleb.

On pourrait penser, vu la longueur de l'entreprise, sa variété de scènes... à une série politique comme il s'en fait tant. Outre sa longueur, c'est peut-être là une des limites de la pièce : finir par obtenir ce qu'elle voulait dénoncer, à savoir être vue de façon un peu banalisée, comme on se cale dans son canapé en se disant : Tiens, voyons voir à quoi ressemble le 347ème épisode de ma série préférée. Mais si, tu sais bien, celle qui renvoyait dos à dos travaillistes et conservateurs dans cette Angleterre des années 1990.

À mettre au crédit du spectacle, l'humour parfois féroce de Hare : « Faire du bien, oui...vmais il faut des gens qui luttent contre ceux qui font du mal. » « Pour gagner, il vaudrait mieux qu'on soit tous conservateurs ! », le rythme des scènes et l'existence, grâce à la vidéo de ces deux univers, le réel et le "l'image".

C'est là l'originalité (et une constante dans le travail de Aurélie Van Den Daele, la metteuse en scène) l'utilisation de la vidéo. Elle est partout : sous la forme d'un grand écran en fond de scène. Les personnages sont démultipliés par la vidéo, suivis, traqués, y compris dans la coulisse. Filmage en live mêlé à d'autres images, le tout est efficace et sert bien le propos : c'est le règne de l'apparence, et tout ce qu'on veut cacher sera mis au grand jour, étalé sur des écrans, télé ou ordinateurs.

Qu'est-ce qui est le plus vrai ? L'image ou les comédiens en chair et en os ? Qu'est-ce qui, paradoxalement, nous fascine le plus ?

Gérard Noël

lien article : [ici](#)

PLUMECHOCOLAT

- [Qui tient la plume ?](#)

L'absence de guerre

20 Jan

par Flore Colmet

L'absence de guerre nous emmène dans les arcanes d'une campagne politique, en croisant plusieurs disciplines artistiques, sous l'impulsion du collectif InVivo dont l'objet est d'explorer de nouvelles formes de spectacle vivant. Le dispositif scénique utilise donc à la fois l'espace plateau, qui est surplombé d'un écran de cinéma, un 2^{ème} espace de jeu visible directement en fond de scène mais en quelque sorte « séparé » par un plexiglas, et les coulisses du théâtre, où les comédiens sont suivis par un caméraman en permanence, avec une retransmission en live sur l'écran sus-cité. J'avais déjà eu l'occasion d'assister à des spectacles mêlant vidéo et jeu, mais soit avec une vraie paroi séparant les acteurs du public, soit avec une



caméra maniée par les comédiens eux-mêmes. Ici, le fait de vraiment garder l'interaction avec les comédiens, et d'avoir un cameraman au cœur du dispositif, en très grande cohésion avec ceux qu'ils filment, montre vraiment l'intérêt de cette recherche multidisciplinaire. Le seul « inconvénient » pour les spectateurs, si l'on peut le qualifier ainsi, est d'avoir « trop de choses » à voir, ce à quoi ils s'habituent néanmoins sans problème.

Après cette longue introduction technique, il est temps de s'immerger dans cette guerre pour le pouvoir. La pièce de David Hare, écrite au milieu des années 1990, retrace l'affrontement entre les travaillistes et les conservateurs lors des élections, en nous plongeant au cœur du QG du parti travailliste. George Jones, le leader du parti, est donné gagnant dans les sondages. Mais l'opposition va naturellement tout faire pour l'amener à se compromettre, aidée volontairement ou non (l'histoire ne le dit pas) par des confidences malheureuses venues de l'intérieur.

Pendant 2h30, l'on suit dans un suspense haletant les rebondissements de la campagne, qui, si elle est marquée par des éléments très spécifiques au système anglo-saxon, montre l'universalité de certains travers. Et apporte également un vrai questionnement sur les « vérités cachées » avant chaque échéance électorale, ces faits connus et irrémédiables mais qu'il est nécessaire de passer sous silence quel que soit son camp sous peine de

gâcher toutes ces chances d'accéder au poste brigué. La figure de George Jones (magnifiquement interprété par Sidney Alli Mehelleb) illustre bien ce tiraillement permanent entre les idéaux qui animent les politiques lorsqu'ils commencent à s'engager et la dictature des apparences dès lors qu'ils commencent à gravir les échelons. L'on y voit aussi cette difficulté permanente à distinguer ses amis et ses ennemis dans chaque camp, y compris au sein de sa garde rapprochée.

Menée à un rythme aussi soutenu que celui des véritables candidats en campagne, cette « absence de guerre » non dénuée de combats intérieurs tout autant qu'extérieurs fascine autant qu'elle fait peur. La mise en scène d'Aurélie Van Den Daele nous donne vraiment l'impression d'être aux premières loges de cette course effrénée pour déstabiliser l'adversaire sans être soi-même victime des attaques de ses détracteurs. En oubliant bien évidemment ses vrais idéaux au passage. Cruel, trépidant et passionnant !

lien article : [ici](#)



« L’Absence de guerre » au Théâtre de l’Aquarium

[Julien Wagner 24 janvier 2019](#)



Copyright

Marjolaine Moulin

Guerre sans paix

Avec *L’Absence de guerre* de David Hare, Aurélie Van Den Daele donne à voir le monde impitoyable de la politique côté coulisses avec une mise en scène clinique et fascinante et des comédiens fabuleusement investis.

Le temps est venu pour de nouvelles élections au Royaume-Uni. Le parti travailliste, toujours perdant, voit tout d’un coup ses chances s’élever pour entrer au 22 Downing Street. Mais voilà, son leader, George Jones, ambitieux et charismatique, est beaucoup trop pur pour combattre dans l’arène politique. Au moindre faux pas, sa confiance en lui vacille. Autour de lui, une

une équipe prête à le défendre becs et ongles. Ou à l'enfoncer, c'est selon. Car si la guerre est absente, tous les coups sont pourtant permis...

David Hare a réellement suivi de près des élections, dans le camp travailliste, persuadé alors de réussir enfin une bonne fois pour toutes à diriger le pays. Mais il assista à une dégringolade en bonne et due forme, une chute sensationnelle après l'ascendance inespérée. Une manne finalement pour l'auteur qui en écrivit cette pièce qui a toujours une forte résonance avec l'actualité, surtout en cette période de Brexit qui semble tout remettre en cause.

La metteure en scène Aurélie Van Den Daele à qui on devait l'année dernière le brillant *Angels in America* s'empare de ce texte en y distillant tout ce qui fait sa singularité : décor froid et clinique, même troupe de comédiens (tous excellents), coulisses apparentes, bande son efficace (il est bon de réentendre le *Bloody Sunday* de U2 qui fait écho aux bouleversements intérieurs du leader en proie au doute)... Pendant 2h30, on assiste, impuissants, à la chute inexorable d'un homme (et dans le même mouvement, de son parti). Le public, voyeur, est captivé par cette explosion en plein vol. Pire, il l'attend même, tandis que George Jones se révèle un anti-héros attachant, ambivalent, fascinant, prêt à mettre son corps et son âme sur la balance pour réussir. De fait, la scénographie reflète tous ses états.

Sur le devant de la scène, les protagonistes montrent ce qui est permis de voir par le public. Les rouages d'un parti au travail pour gagner des élections qui semblent à portée de main. On y voit leur plan de bataille, les angles à aborder face aux médias, l'amitié et les inimitiés également entre ces hommes et femmes qui sacrifient tout pour réussir, jusqu'à leur vie privée. Puis, derrière un mur transparent tout en verre, c'est là que le spectacle se joue : les coulisses du pouvoir. La plupart des scènes s'y déroulent (sans compter une dans le public, sans doute l'une des meilleures). Car ici, c'est l'envers du décor qui nous est dévoilé, meurtri de coups bas, de tactiques, de d'infidélités, de doutes. Et surtout, Aurélie Van Den Daele donne à voir l'inconnu, l'inmontrable : les relations humaines qui n'osent se donner de face. Grâce à une caméra et un écran géant, on suit en permanence ce qui se passe dans la psyché des personnages, dans l'invisible, quitte à laisser la scène totalement dénudée et inhabitée (ce qui peut surprendre et déranger). Là, on perçoit les réels tourments de ces personnages en ordre de bataille. Là, se jouent tous les mauvais coups. Là, se perdent toutes les illusions.



Copyright Marjolaine Moulin

L'Absence de guerre est ainsi plus qu'une pièce. Grâce à ce système de caméra embarquée, elle devient performance artistique d'art contemporain. En plus des comédiens, on ne peut que saluer le caméraman, personnage invisible mais sans qui cette pièce n'aurait pas le même intérêt qui séduit autant qu'il gratte. Dépêchez-vous, il n'y a plus que quelques représentations pour découvrir les arcanes du pouvoir...

lien article : [ici](#)

L'Absence de guerre : Jules César et le parti travailliste anglais en «direct live» au théâtre

- Par [Jean Talabot](#)
- Publié le 26/01/2019 à 07:30



CRITIQUE - En filmant le QG d'un parti politique durant les élections législatives, Aurélie Van Den Daele compose une mise en scène audacieuse et rock'n'roll à l'Aquarium jusqu'au 3 février. Dommage que la vidéo y soit omniprésente.

Drôle d'ambiance à la [Cartoucherie de Vincennes](#). Le plateau du théâtre de l'Aquarium s'est métamorphosé en un bunker d'aluminium glacé. On se croirait dans une série anglaise qui adapterait un polar de John Le Carré. Des technocrates tirés à quatre épingles en costume trois-pièces, une cage d'ascenseur, des cigarettes et des revolvers dans les holsters... Au-dessus de leur tête, un écran géant sonne dangereusement le gong d'un compte à rebours.

3, 2, 1, 0. Comme une bombe, la tension qui tient si serré les impeccables costards de tweed s'envole. Sur un *techno kick* retentissant, le flegme britannique vole en éclat pour se déchirer dans la folie. La scène «pré-générique» de *L'Absence de guerre* promet du rythme. Le spectateur n'est pas déçu: il ne redescendra quasiment pas, malgré les 2h30 de spectacle.

Un thriller politique sous tous ses angles

En s'emparant d'une pièce du dramaturge [David Hare](#), Aurélie Van Den Daele et le Deug Doen Group plongent dans l'Angleterre post-Hatcher des années 90. George Jones (Sidney Ali Mehelleb, impressionnant de souffle et de charisme) est le nouveau leader du parti travailliste, qui a peut-être enfin une chance de gagner les élections législatives. Il n'est pas comme les autres, aime Shakespeare et le théâtre classique. Autour de lui se déploie une équipe fidèle, que rejoint Lindsay Fontaine, la nouvelle conseillère en publicité du parti.



En politique, la communication est le nerf de la guerre, comprend-on. Qu'importent les idées ou les débats ; ils «n'existent pas» en période électorale. Les seules échéances qui tiennent sont les interviews télévisées et les meetings. Et malgré la droiture de Jones, les idéaux de gauche se ramassent contre le mur du jeu médiatique. En face, les conservateurs ont quelques coups d'avance. Ils sont plus roublards, plus tranchants, plus théâtraux. Pour George Jones, qui endosse le temps d'une scène une couronne de laurier, le véritable danger vient aussi de sa propre famille. Il devrait relire le *Jules César* du

Shakespeare qu'il aime tant.

Sur scène, le QG du parti est doublé d'un déambulateur en velours bleu, qui rappelle aussi bien les studios de cinéma où l'on incruste des images sur fond numérique que les «coulisses» de la vie politique où la novlangue se libère. Après cette scène, les personnages s'y retrouvent, filmés en direct sur l'écran géant. Ces trois fenêtres parallèles soulignent bien le lien entre théâtre et politique. Mais, comme souvent sur les planches, la vidéo montre ses limites en étant omniprésente, redondante, voire parfaitement gratuite. La scène se retrouve de plus en plus vide. Signe de l'abandon du politique de la réalité quotidienne pour la télévision? Heureusement, la tension reste, grâce à une troupe de comédiens dirigés au millimètre et une bande-son très rock.

Aurélien Van Den Daele filme avec pessimisme la déliquescence du système démocratique. Soit la fin du débat au profit de l'avènement de l'image, qu'elle soit une, double ou triple. La politique, c'est la guerre et ça n'a rien de noble, nous dit-elle. David Hare tire peut-être le titre de sa pièce chez Spinoza. «[La paix n'est pas l'absence de guerre](#)», écrivait le philosophe. «C'est une vertu, un état d'esprit, une volonté de bienveillance, de confiance, de justice.» Ici, on en est loin.

Et puisque c'est la guerre, puisque *Jules César* n'est pas loin, il y aura des morts. Sur scène, les victimes quittent leur costume et la scène. Un homme file tout nu dans le bois de Vincennes. La caméra ne peut plus suivre, elle se coupe. Mort violente ou médiatique? Mais il paraît qu'en politique, on ne meurt jamais...

lien article : [ici](#)



Montluçon → Vivre sa ville

CULTURE ■ *L'Absence de guerre* de David Hare, mis en scène par Aurélie Van Den Daele, aux îlets cette semaine

Dans les coulisses de la démocratie



MISE EN SCÈNE. Aurélie Van Den Daele a fait le choix d'intégrer la vidéo à sa mise en scène de la pièce de David Hare, notamment pour renforcer son côté thriller politique.
PHOTO MARCOLAINE MOURIN



Aurélie Van Den Daele et la compagnie Deug Doen Group présenteront leur adaptation de L'Absence de guerre de David Hare, ces mardi et mercredi, aux Ilets. La metteuse en scène explique ce qui l'a attirée vers ce texte.

Michaël Nicolas
michael.nicolas@centrefrance.com

C'est à un long (2 h 30) mais néanmoins haletant thriller politique que les spectateurs vont pouvoir découvrir cette semaine aux Ilets. Pour Aurélie Van Den Daele, la pièce que David Hare a écrite en 1993 est toujours d'une brûlante actualité.

■ **Pourquoi avoir choisi cette pièce ?** Je l'ai découverte il y a quelques années alors que nous sortions d'un travail sur *Angels in America*, sur l'arrivée du Sida dans les années 1980 aux USA. On avait envie de continuer à travailler l'aspect politique d'une société et peut-être d'y entrer

encore un peu plus. C'est le cas avec cette pièce, qui raconte une campagne politique au sein du parti travailliste anglais. Elle interroge de manière très forte les idées démocratiques et l'évolution de la gauche.

■ **Pourquoi la mettre en scène maintenant, vingt-cinq ans plus tard ?** Au sein de la compagnie, on aime cette idée de travailler sur l'histoire pour mettre en perspective le présent. L'idée était aussi de se demander comment parler aujourd'hui de la politique, d'où elle en est arrivée, de sa médiatisation à outrance qui l'a complètement transformée. Pour en parler, je me suis dit qu'il fallait revenir aux sources de tout cela. Et cette pièce propose vraiment ce moment de bascule où on est encore dans une politique de partis et d'idées, mais où on est en train de muter vers une politique de l'individu.

■ **En quoi trouvez-vous qu'elle fait écho à la période actuelle ?** C'est à la fois



une fable assez intemporelle sur le pouvoir, mais elle raconte aussi ce qui nous arrive aujourd'hui en France, c'est-à-dire un éclatement total de la gauche que l'on constate d'ailleurs un peu partout dans le monde. Le premier jour de nos répétitions a coïncidé avec la défaite du parti travailliste au Brésil, et on a bien senti que la gauche était à la fois en refonte et en éclatement.

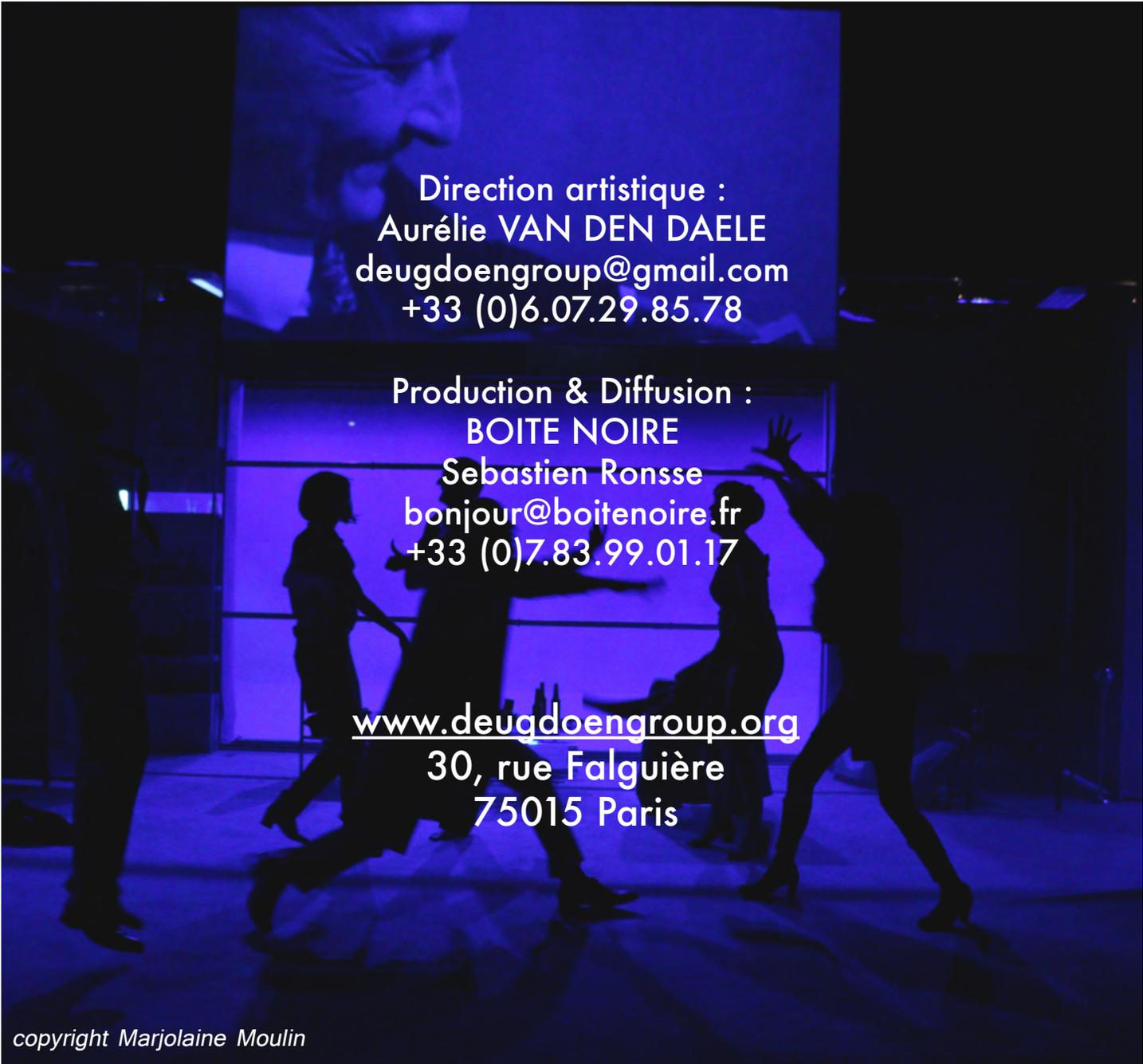
On voit bien aujourd'hui qu'on est dans une forme de dégradation des promesses électorales et d'une perte de confiance dans l'État de droit tel qu'on le connaît. Tous ces mécanismes-là sont très présents dans la pièce. David Hare, les raconte très bien.

■ **Parlez-nous de Georges Jones, le personnage central de la pièce.** Il s'appuie sur un vrai candidat, Neil Kinnock, que David Hare avait pu suivre lors de sa campagne. Les travaillistes étaient donnés gagnants et ils avaient finalement subi une défaite. Dans la pièce, il restitue un personnage légèrement romancé mais qui ressemble énormément à Neil Kinnock. Georges Jones, c'est

un candidat en train de se demander ce qu'est la politique, s'il a envie de faire partie de ce système-là et de le défendre. Il est entouré d'une équipe de communicants qui travaille à sa promotion et il est à un carrefour de réflexion car il se demande si cette place est faite pour lui.

■ **Pourquoi avoir choisi d'intégrer de la vidéo ?** J'avais très envie de raconter cette pièce des années 90 sans qu'on soit dans une reconstitution historique. Aujourd'hui, la présence des images est capitale dans nos sociétés. Utiliser la vidéo permettait aussi de restituer la narration de la pièce qui s'appuie sur un champs/contrechamps entre la scène et les coulisses. J'avais aussi envie que cela traduise l'ambiance haletante de ce combat pour être élu. Et que les acteurs soient très sollicités physiquement puisque tout se fait en direct. ■

➔ **À retenir.** *L'Absence de guerre* de David Hare, mardi 2 et mercredi 3 avril au théâtre des Ilets, à 20 h 30. Durée : 2 h 30. Mise en scène : Aurélie Van Den Daele. Tarifs : de 5 à 18 euros. Renseignements au 04.70.03.86.18.



Direction artistique :
Aurélie VAN DEN DAELE
deugdoengroup@gmail.com
+33 (0)6.07.29.85.78

Production & Diffusion :
BOITE NOIRE
Sebastien Ronsse
bonjour@boitenoire.fr
+33 (0)7.83.99.01.17

www.deugdoengroup.org
30, rue Falguière
75015 Paris

copyright Marjolaine Moulin

ARCADI
Organisme culturel régional



île de France



SPEDIDAM
LES DROITS DES ARTISTES-INTERPRÈTES



MAIRIE DE PARIS